

d'Alexandre le Grand

la Macédoine antique



Le passage de vie à trépas est marqué partout, dans toutes les cultures, par des cérémonies particulières : l'angoisse et la peur de la mort chez l'homme¹, mais aussi la question de sa condition après la mort constituent en effet, depuis toujours, l'objet d'une incessante réflexion.

En Macédoine à l'époque historique, comme dans le reste de la Grèce, apparaissent, en vertu des nécessités inhérentes à la nature humaine², deux conceptions contradictoires de la mort et de la façon de l'appréhender, lesquelles se répondent déjà toutes deux dans la littérature archaïque, et sont principalement liées à Hadès / Pluton, Déméter et Koré / Perséphone, ainsi qu'à Dionysos.

Selon l'une de ces conceptions, la mort se présente d'une manière sinistre et repoussante car elle anéantit les individus en les rendant à l'anonymat, et la condition des hommes après leur mort ne semble nullement enviable. Dans ce contexte, la vie et les aspects matériels prennent le pas sur le reste : colonnes, autels, sarcophages, comme tout ce qui se trouve au-dessus de la tombe – et par conséquent les *séma* funéraires « publics » – en constituent les traces tangibles³.

Selon l'autre conception, la mort constitue l'espoir d'un nouveau commencement : l'initié aux mystères de Dionysos (mais aussi de Déméter et de Koré) a l'assurance de renaître après la mort, d'être promu au statut de héros/dieu et de vivre pour l'éternité μάκαρ, ὄλβιος και εὐδαίμων (« bienheureux, saint et plein de félicité ») en un lieu précis chez Hadès. Cette garantie d'immortalité qu'il ne pouvait obtenir de son vivant, puisque seuls les dieux sont immortels, devient sa première préoccupation. Dans cette perspective, le viatique ne réside pas dans les signes visibles ici-bas, mais dans les textes que l'on dit « bachiques-orphiques », plus personnels et plus « privés », dont le mort et les dieux du Monde d'en bas sont les dépositaires. De très fines lames d'or gravées, de différentes formes, ont été découvertes à l'intérieur des tombes, placées dans la bouche des morts, sur leur poitrine ou dans leurs mains, ou encore à l'intérieur d'urnes cinéraires⁴.

Jusqu'ici, en Macédoine, ont été découverts douze de ces textes provenant d'un nombre équivalent de tombes ; celles-ci datent de la fin du I^{er} siècle av. J.-C. jusqu'au tournant du II^e et du I^{er} siècle av. J.-C. (Amphipolis, Kilkis, Pella [quatre], Agios Athanasios de Thessalonique, Aigai / Vergina, Méthoné de Piérie, Pydna [deux] et Dion)⁵. Ces textes présentent des différences entre eux, comme avec les autres textes de même catégorie qui proviennent de Thessalie, de Crète et d'Italie⁶.

Au-delà, ou plutôt dans l'intervalle entre ces deux conceptions antithétiques, la Macédoine a offert d'autres exemples funéraires dans lesquels les prolongements ou les interprétations eschatologiques peuvent sembler inévitables, que les doctrines posthumes des morts en question soient bien identifiées ou non : le papyrus de la tombe A de Dervéni, les représentations picturales de la tombe « du Jugement » à Lefkadia, la tombe « de Perséphone » à Vergina, la tombe à ciste avec le reliquaire en argent et en cyprès, ainsi que la peinture sur la ciste qui représente deux papyrus à Agios Athanasios.

Ces différentes réponses à la mort et à ce qui vient après – sur la tombe, à l'intérieur, ou sous d'autres formes – révèlent qu'en Macédoine, comme ailleurs, chaque mort, même lorsqu'il se réclamait d'une conception eschatologique particulière, faisait face d'une façon toute personnelle à l'ultime instant que constitue le passage de vie à trépas.

¹ Plat., *Rép.*, 330d-331a.

² Plat., *Rép.*, 364b-365a.

³ Cole 1993 ; Rizakis et Touratsoglou 2000 ; Guimier-Sorbets et Morizot 2006.

⁴ Cat. 34b.

⁵ Les noms des deux mystes de Pydna gravés sur deux monnaies d'or de Philippe II et du myste de Dion gravé sur une monnaie vraisemblablement fausse sont les deux seuls cas, jusqu'à aujourd'hui, dans lesquels la monnaie dans la tombe a aussi rempli le rôle de la lamelle traditionnellement placée dans la bouche (Chryssanthaki-Nagle 2006 ; Tzifopoulos 2010, p. 66-82).

⁶ Hatzopoulos 2006 ; Tzifopoulos 2010, p. 66-82, 93-150, 255-284.